

LE PIÈGE KHMER ROUGE

LAURENCE PICQ



LE PIÈGE KHMER ROUGE

Préface d'Arnaud Vaulerin



BUCHET ❁ CHASTEL

© Libella, Paris, 2013
ISBN 978-2-283-02613-7

Je souhaite ici remercier mes parents, pour la santé et l'esprit qu'ils m'ont donnés; mes enfants, sans qui je ne serais pas; mes petits-enfants, pour leur joie de vivre; mon frère et ma sœur, pour leur générosité indéfectible; mon beau-frère et ma belle-sœur, pour leur affection et leur aide; mes adorables gendres et bru et leurs familles pour leur accueil; tous les membres de ma famille pour leur présence et leur constance; l'amie fidèle depuis le temps d'avant, les amis d'après qui m'acceptent comme je suis par tous les temps; ceux et celles qui, dans le piège khmer rouge, ont partagé avec moi; les thérapeutes qui ont pris soin de nous; les professionnels qui ont œuvré à la parution du présent ouvrage.

L'homme n'est maître ni de sa vie ni de sa mort. Il ne peut qu'offrir à ses concitoyens tous ses efforts pour alléger la souffrance, et offrir à Dieu sa foi invincible dans l'accroissement de la liberté.

Victor Hugo

Le piège khmer rouge Au-delà d'elle-même

Aujourd'hui, l'antienne de l'avenir radieux pourrait faire sourire. Mais dans le cas du Cambodge, ce refrain défunt d'une illusion défaite renvoie aux pires années du ^{xx}e siècle. À trois ans, huit mois et vingt jours durant lesquels le régime des Khmers rouges a exterminé au moins un million sept cent mille personnes, près d'un tiers de la population du pays.

Quand ils s'emparent du pouvoir le 17 avril 1975, les Khmers rouges sortent d'une guerre civile fratricide de cinq ans au cours de laquelle ils ont combattu et défait les troupes du général Lon Nol. Cet officier monarchiste, pro américain et anticommuniste, a obtenu la destitution du prince Norodom Sihanouk le 18 mars 1970. Cette année-là, le Cambodge s'enfonce dans la guerre, happé par le conflit au Viêt Nam qui a débordé sur son sol. La neutralité et le développement tant vantés et voulus par Sihanouk au lendemain de l'indépendance de 1953 n'ont plus lieu d'être. Le petit royaume se retrouve pris dans les combats entre les troupes communistes nord-vietnamiennes et les attaques conjointes américano-sud-vietnamiennes.

Les Khmers rouges, qui ont lancé leurs premières attaques à la fin des années 1960 contre le régime à bout de souffle de

Sihanouk, commencent à mettre en pratique leur idéologie radicale dès 1971-1972, comme en a témoigné François Bizot dans *Le Portail*. Ils ont gagné le maquis, installé des camps, vécu des années dans des forêts, procédé aux premières purges, aux premières liquidations avant d'aligner de plus en plus de recrues aux portes des villes qu'ils vont peu à peu asphyxier. Ils entrent dans Phnom Penh, le 17 avril 1975, qu'ils vont entièrement vider de sa population. Le piège va bientôt se refermer, la terreur s'installer.

Laurence Picq va survivre au cœur de cette terreur khmère rouge. C'est une vérité infernale qui est racontée dans les pages qui suivent.

La première force de son livre réside dans cette description précise d'un huis clos terrible. Laurence Picq devient contre son gré l'observatrice d'un système concentrationnaire implacable. Redoutable privilège, elle est la seule occidentale à avoir été témoin de ces années de terreur dans les coulisses de la tyrannie. Elle livre un récit où l'intime et l'anecdotique le disputent à l'universel et l'idéologique. Bien sûr les livres et les films d'experts, d'historiens, de journalistes (Philippe Short, David Chandler, Francis Deron, Bruno Carrette, Thet Sambath) ont analysé les faits et gestes des Khmers rouges. Des témoins, des survivants (Rithy Panh, Ong Thong Hœung, Vann Nath) ont exposé l'enfer concentrationnaire avec ses dérives paranoïaques et xénophobes. Mais cinq ans durant, Laurence Picq a vécu au plus près du pouvoir et dans le même temps isolée, traquée, reléguée dans les dépendances de B1, le ministère khmer rouge des Affaires étrangères. Cette voix-là est unique.

Trente-huit ans après la prise du pouvoir par les Khmers rouges de Pol Pot, le témoignage a gardé toute son authenticité. Il s'est même enrichi. En 1984, Laurence Picq avait

déjà consigné son périple dans un ouvrage épuisé, *Au-delà du ciel*. Aujourd'hui, elle effectue un retour sur ces années d'effroi. Elle a repris le récit, sonde ses souvenirs, transcende sa propre expérience pour mieux radiographier l'apocalypse khmère rouge. Elle l'analyse jusque dans sa dimension pathologique, psychologique. L'ex-« tante Phâl », comme la surnommaient les Khmers rouges, dissèque la novlangue du Kampuchéa démocratique, les relations homme-femme, parent-enfant à partir de ce qu'elle a vécu. Décrit la terreur institutionnalisée et s'insurge contre l'ignorance et le culte du secret érigés en dogme d'État par Angkar, l'Organisation. « Ce que l'on savait, il ne fallait pas le dire et ce que l'on ne savait pas, il ne fallait pas le demander. »

À chaque fois, tout part du terrain, de choses vues, entendues, souvent tues. Le récit est porté par cette vivacité de l'expérience. Il n'a donc rien d'un témoignage exotique et lointain. Car cette histoire cambodgienne est également une histoire française. « Paris fut la pépinière où les idées khmères rouges ont germé », écrit Laurence Picq. Tous les futurs leaders du Kampuchéa démocratique se sont formés en France, notamment grâce au soutien du prince Sihanouk dans les années 1950 et 1960. Les idées de la Révolution française, celles de Robespierre et de l'antimonarchisme, et le communisme français ont nourri les Pol Pot, Ieng Sary, Khieu Samphân. Nul doute que ce climat intellectuel est la matrice des futurs maîtres du Cambodge. Leur radicalité absolue et destructrice vient de ces années de formation.

Face à l'anéantissement, à l'extermination des êtres et de la pensée, aux purges massives, on s'étonne que cette femme n'ait pas flanché. Sa force garde une part de mystère. Dans l'enfer khmer rouge, elle s'est muée sans le vouloir en

résistante tout entière préoccupée par sa « survie, physique et psychique » et celle de ses filles. « Puisqu'il fallait même contrôler son espace intérieur, il fallait faire mieux que la parole d'argent et le silence d'or. C'est la situation extrême par excellence. »

Les pages qu'elle livre sur la chape de plomb imposée par les Khmers rouges sur toute la population cambodgienne et sur de très nombreuses personnes à l'extérieur, sont édifiantes. Elles permettent de comprendre l'enfermement total du Cambodge des années 1970 où il était impossible de fuir, de téléphoner, de communiquer avec l'extérieur, sous peine d'être repéré, dénoncé et liquidé.

Ce *Piège khmer rouge*, qui se lit comme un retour sur une tragédie collective, a tout d'un ultime inventaire. Juste avant que cette période sombre dans l'oubli. Dans le Cambodge de 2013, 30 % de la population a moins de quinze ans. La majorité des Cambodgiens n'ont pas connu le régime de Pol Pot et ses exactions. Les survivants de l'apocalypse khmère rouge sont de moins en moins nombreux. Toute une époque se dérobe à la mémoire.

C'est en vain que l'on se tournera vers les Chambres extraordinaires au sein des tribunaux cambodgiens (CETC) pour l'établissement des faits et des responsabilités. Ce tribunal, qui s'est lancé en 2006 dans le jugement des « plus hauts responsables » khmers rouges, s'est enlisé dans des guerres d'influence, des affaires de corruption, des procédures judiciaires qui cachent mal le refus généralisé de voir les dirigeants suprêmes encore en vie répondre de leurs actes : Nuon Chea, l'ancien « Frère numéro 2 » du régime, Khieu Samphân, l'ex-président du présidium du Kampuchéa démocratique et Ieng Sary, ex-ministre des Affaires étrangères. Tous sont âgés et retors à tout examen de conscience.

Ieng Thirith, la belle-sœur de Pol Pot et l'épouse de Ieng Sary, qui occupait les fonctions de ministre des Affaires sociales, a d'ailleurs été libérée en septembre 2012 pour « démence sénile ». Elle ne sera jamais jugée.

Seul Douch, le directeur du centre de torture S-21 a été condamné à la prison à vie en février 2012. Son procès a contribué au Cambodge à l'ouverture d'un timide débat sur la période khmère rouge. Malgré ses carences et ses errements, ce cas numéro 1 a exposé le système concentrationnaire et la terreur à S-21 dans toute sa crudité. Mais il ne fait plus guère de doute que Douch sera le seul responsable khmer rouge (pourtant simple cadre intermédiaire du régime) à payer pour ses crimes. Personne ne souhaite vraiment que les responsabilités du régime de Pol Pot et celles de la communauté internationale, qui avait accepté en son sein les Khmers rouges, soient examinées.

Aujourd'hui, les CETC ressemblent plus souvent à une officine chargée de publier les bulletins de santé d'accusés vieillissants qu'à un tribunal devant juger un des pires crimes de masse du xx^e siècle. Les démissions de magistrats se multiplient, tout comme les problèmes de trésorerie, et les dossiers d'instruction sont en jachère. Déjà « naufragés de la mémoire », pour reprendre la formule du journaliste James Burnet, les Cambodgiens seront probablement privés d'une réelle justice.

Laurence Picq ne s'attarde pas sur ce fiasco judiciaire qui mine la mémoire. Elle a seulement choisi de fixer une vérité sur une histoire encore hantée par ses fantômes.

Arnaud Vaulerin
Journaliste à *Libération*,
en poste au Japon

Avant-propos

À l'heure où j'écris ce texte, la tragédie khmère rouge passe à la trappe de l'histoire sans que leurs auteurs n'aient eu à s'en expliquer, certains ayant fini leurs jours dans l'impunité, et les autres continuant à vieillir sans être inquiétés.

Le temps faisant son œuvre, des réalités et des vérités s'effacent, d'autres sont distordues et d'autres encore sont niées.

Plus de trente ans après, il ne reste que les photographies d'une partie des deux millions de victimes et des questions sans réponse sur les processus qui ont conduit à tant de souffrances.

Alors le devoir de mémoire s'impose de lui-même et je viens de nouveau rapporter ces événements historiques tels que je les ai vécus. Pour que les erreurs du passé soient comprises et les souffrances apaisées, parce que notre monde, de l'Orient à l'Occident, n'a d'avenir que si une prise de conscience se fait jour sur les processus qui conduisent aux systèmes totalitaires, il est nécessaire de rappeler ce qui s'est passé sous les Khmers rouges. C'est non seulement une nécessité éthique, c'est aussi et surtout un impératif humaniste.

L'origine du mouvement khmer rouge remonte à la moitié du ^{xx}e siècle. Il s'inscrit dans la continuité des résistances antifrançaise et antijaponaise, au temps où les chants des partisans de la Seconde Guerre mondiale résonnaient encore, où ceux des révolutionnaires retentissaient de tous côtés et où la promesse de lendemains qui devaient chanter était portée par la vague de développement économique. Dans le monde, de plus en plus de pays accédaient à l'indépendance. Le Cambodge était l'un d'eux et le prince Sihanouk, en tant que chef d'État, inaugurerait une politique de neutralité et de non-alignement. Il envoyait les étudiants à Paris où il fit construire, à la Cité universitaire, un grand « pavillon du Cambodge » pour former la future intelligentsia. Tous, de Sihanouk aux jeunes intellectuels, en passant par les anciens résistants et autres personnalités, rêvaient et croyaient en un Cambodge heureux et prospère. Parmi les étudiants, certains étaient plus ardents. Les futurs Khmers rouges étaient de ceux-là. Ils aimaient et admiraient particulièrement la Révolution française de 1789. Pour eux, le Parti communiste français en était la continuité. Ils constituèrent des cercles d'études politiques et des associations. À l'instar de Marx, Lénine, Zhou Enlai, Deng Xiaoping, Ho Chi Minh et Vo Nguyen Giap pour ne citer que ceux-là, qui avaient séjourné à Paris avant eux, ces étudiants nourrissaient de grandes idées et se projetaient à la tête de grands projets et mouvements, comme ceux qui se déroulaient de par le monde. Paris fut donc la pépinière où les idées khmères rouges ont germé.

Alors qu'à la fin des années cinquante, un des premiers étudiants à rentrer au Cambodge, Pol Pot, s'installait dans des « zones libérées » et mettait en œuvre ses théories politiques, sociales et économiques, et que Nuon Chea et Ta Mok faisaient de même chacun de leur côté, d'autres

continuaient à observer les expériences passées – 1789, Commune de Paris, URSS, Albanie, Yougoslavie, Roumanie – et allaient visiter ces pays. Certains complétaient leur formation auprès des communistes vietnamiens et thaïlandais. L'idéologie chinoise et Mao Zedong attiraient les uns, repoussaient les autres. Les expériences coréenne, albanaise, cubaine et autres, ne laissaient pas indifférent. Quand le trio des intellectuels titulaires d'une thèse de doctorat, Khieu Samphân, Hou Yuon et Hu Nim, est rentré au Cambodge, comme il était de coutume, ils furent accueillis et félicités par le prince Sihanouk. Ils prônaient des changements pour engager leur pays dans un processus de développement, mais pas forcément une révolution communiste. Ils furent tous les trois élus députés, occupèrent des places élevées dans le gouvernement de Sihanouk. Voisin du Viêt Nam pris dans le feu de la guerre allumée par les grandes puissances mondiales, et compte tenu du contexte international, le Cambodge ne pouvait rester neutre. Les insurrections étant réprimées, les zones libérées, qui voyaient les prémices d'un développement économique et démocratique, s'étendaient. C'est à ce moment-là que Sihanouk s'en prit aux dirigeants de ces zones et leur attribua le nom de « Khmers rouges ». Ce n'était, ni plus ni moins, qu'une déclaration de guerre. En 1967, le trio Khieu Samphân, Hou Yuon et Hu Nim, traqué par la police de Sihanouk, ne pouvait faire autrement que de gagner ces zones. À cette époque, Pol Pot, sans être connu, régnait sur cette partie du pays pendant que l'opinion croyait que le pouvoir était exercé par le trio.

Qui étaient les Khmers rouges? Dans la galerie de portraits, les anciens sont Saloth Sâr, Ieng Sary et Nuon Chea.

Pol Pot, de son vrai nom Saloth Sâr, est né en 1928 dans une famille paysanne aisée proche de la famille royale. Il est allé un peu à l'école, a fréquenté un peu la pagode du village, est allé à Paris pour préparer un diplôme de second degré et il a commencé à mobiliser les étudiants cambodgiens en France autour de ses idées sur l'avenir du Cambodge. Il occupa le poste de Premier ministre du gouvernement du Kampuchéa démocratique en 1976. En 1977, il se dévoila comme le secrétaire général du Parti communiste du Kampuchéa. À la chute de Phnom Penh, le 7 janvier 1979, il repassa à la clandestinité, s'établit à Anlong Vêng, près de la frontière avec la Thaïlande, quasi inaccessible depuis le Cambodge. C'est là, avec une très jeune femme qui était cuisinière, alors que sa femme était totalement invalide en raison de la maladie, qu'il eut son seul enfant, une fille. Il mourut en 1998, sans avoir eu à rendre aucun compte.

Ieng Sary, né en 1924, est le beau-frère de Pol Pot par son épouse. Il est allé à Paris en même temps que lui. Il a été inscrit à l'Institut des hautes études politiques, mais n'a pas obtenu de diplôme. Il est entré au Parti communiste français. Il a voyagé dans différents pays pour observer le développement du communisme. Il a suivi, plusieurs années durant, l'école des cadres communistes des Nord-Vietnamiens. De 1971 à 1975, il a été l'« envoyé spécial » des parties intérieures du FUNK¹ et du GRUNC² auprès de Sihanouk et des parties extérieures du FUNK et du GRUNC à Pékin. Il fut nommé vice-Premier ministre chargé des affaires étrangères du Kampuchéa démocratique³. Sa femme, Ieng Thirith, était ministre et chacun de ses enfants

1. Front uni national du Kampuchéa.

2. Gouvernement royal d'union nationale du Cambodge.

3. Le Kampuchéa démocratique sera désormais nommé KD.

était placé à des fonctions élevées. Il s'est rendu en 1996 et, dans la foulée, il a été amnistié par ceux qui l'ont condamné et gracié par Sihanouk alors redevenu roi.

Nuon Chea, né en 1926, a suivi quelque temps un premier cycle universitaire à Bangkok et des formations auprès des partis communistes thaïlandais et vietnamien. En 1970, il a été nommé chef des FAPLNC¹. Il a été président de l'Assemblée nationale en 1976. Se positionnant derrière le tandem Pol Pot-Ieng Sary, il a fait très peu parler de lui. Il s'est prévalu d'être le numéro deux du pouvoir. Fin 1998, quelques mois après la mort de Pol Pot, il s'est rendu en demandant pardon aux poissons et aux animaux.

Ta Mok est né en 1926. Après quelques années d'études et une période comme bonze, il a participé aux deux guerres de résistance (contre les Français et les Japonais) et a ensuite établi son pouvoir dans la région Sud-Ouest. À l'avènement du KD, il a été nommé chef des armées.

Dans la galerie de portraits, figurent ensuite le trio des intellectuels, avec Khieu Samphân (né en 1931), Hou Yuon (né en 1930) et Hu Nim (né en 1932). Ces trois intellectuels sont venus à Paris pour des études supérieures peu de temps avant le retour au Cambodge de Pol Pot et d'Ieng Sary.

Khieu Samphân a rédigé une thèse sur « L'économie du Cambodge et ses problèmes d'industrialisation ». En France d'abord, au Cambodge ensuite, il a affiché des « idées progressistes », pour reprendre ses mots, et a mobilisé les étudiants khmers autour de celles-ci dans ce qu'il nommait un « cercle marxiste ». Il a dirigé un journal d'opposition, a été élu député, puis a été nommé secrétaire d'État au Commerce par Sihanouk. Il est passé dans la clandestinité

1. Forces armées populaires de libération nationale du Kampuchéa.

en 1967 et a été déclaré mort par le gouvernement de Sihanouk à plusieurs reprises. Il est réapparu une première fois en 1973 lui donnant l'accolade dans les zones libérées. En 1975, lors d'une grande visite officielle à Pékin, il a été accueilli triomphalement comme le principal artisan de la victoire, non seulement par les Chinois mais aussi par la presse internationale. En 1976, il a été nommé président du présidium du KD. Des trois, il est le seul survivant des quatre années de régime khmer rouge. Il a soutenu Pol Pot jusqu'au bout. Il s'est rendu après la mort de celui-ci.

Hou Yuon, de son côté, a écrit une thèse de doctorat sur « La paysannerie du Cambodge et ses projets de modernisation ». Il a été membre du cercle marxiste. De retour au Cambodge, il a été élu député et a occupé un poste dans l'administration de Sihanouk. Il est entré dans la clandestinité en 1967. En 1970, il a été nommé ministre de l'Agriculture du GRUNC. À la libération, le 17 avril, ses prises de position pour un développement rural progressif et contre la mise en place de coopératives collectivistes ainsi que la déportation des habitants de Phnom Penh, lui valurent d'être tué par les Khmers rouges pour trahison.

Quant à Hu Nim, il a soutenu une thèse sur « Les services publics et économiques au Cambodge ». Comme les deux autres, de retour au Cambodge, il a été élu député, a occupé de très hautes fonctions. Comme les deux autres, il a gagné la clandestinité. Il a été ministre de l'Information et de la Propagande du GRUNC puis du KD. Il fut arrêté au printemps 1977 et tué.

Aux Khmers rouges se sont joints des membres de la famille royale, d'éminentes personnalités, avec en tête de file les quatre frères de la famille aristocratique Thiounn, de très grands intellectuels : Toth Xy, Keat Chhon, Toch

Kam Døun, Toch Phøun, Chau Séng, In Sokhan, Ok Sakun, Van Piny, pour ne citer qu'eux, animés par l'idéal de développement de leur pays, et des notables proches de Sihanouk : Penn Nouth¹, Sarin Chhak, Duong Som Ol par exemple.

Ces personnalités ont été suivies de très nombreuses autres issues de tous les milieux socioprofessionnels.

1967, l'année où le trio gagne les zones libérées, est l'année où ma vie s'est liée au Cambodge. Née pendant le baby-boom, de parents intelligents d'origine très modeste qui voulaient mettre leurs enfants dans l'ascenseur social, j'ai grandi dans l'air du temps en croyant en des lendemains qui devaient chanter, en un avenir meilleur. J'avais des héros, notamment les hommes et les femmes qui allaient dans les pays les plus pauvres, et je rêvais d'enseigner. En ce temps-là, avec le baccalauréat en poche, il suffisait de postuler pour obtenir un poste d'institutrice. C'est ce que je fis. Et je rencontrai Sikøun, alors étudiant. Il avait toutes les qualités du monde. Son idéal sur sa contribution pour le développement et l'avenir de son pays s'accordait au mien. Il se présenta comme un progressiste et il demanda ma main à mes parents dans les règles de l'art. Nous nous mariâmes rapidement et dans l'intimité : nous n'avions pas assez de temps devant nous pour partager tous les moments de la vie, respirer le même air et nous réveiller chaque matin ensemble. Je pensais tout naturellement suivre mon mari que j'aimais, fonder une famille heureuse et apporter une aide à une société plus équitable.

1. Éminente personnalité politique, proche de Sihanouk, dont il fut Premier ministre à de nombreuses reprises de 1950 à 1975.

Le 18 mars 1970, Sihanouk fut renversé par un coup d'État. En exil à Pékin, il proclama la création du FUNK le 23 mars 1970. Ce faisant, il s'unit aux forces intérieures qu'il combattait, et les Khmers rouges devinrent ses compagnons d'armes. Conjointement il proclama le GRUNC¹ et les FAPLNK. La guerre était déclarée. C'était à la fois une guerre de résistance contre les Américains et une guerre de libération nationale pour affirmer l'identité et s'engager dans le développement du pays. Les trois intellectuels², dont on ne connaissait pas officiellement le sort, furent considérés comme les véritables leaders de cette lutte. Il est évident que de nombreuses personnalités et intellectuels, aux couleurs politiques différentes, rallièrent Sihanouk, le GRUNC et le FUNK. Pour beaucoup d'étudiants, poursuivre des études quand le pays était à feu et à sang n'avait alors plus de sens, et ils aspiraient à rejoindre dans les maquis le trio des intellectuels. C'est ainsi que Sikœun alla à Pékin. Je l'y rejoignis quelque temps après.

L'année suivante, en 1971, Ieng Sary, en tant qu'envoyé spécial de l'intérieur, vint s'installer à Pékin afin de faire la liaison entre Sihanouk, toujours en exil, et le FUNK et le GRUNC de l'intérieur. Sikœun travailla avec Ieng Sary. Les FAPLNK gagnaient des territoires. Les zones libérées s'étendaient très rapidement, avec un nouveau pouvoir et une nouvelle économie.

Sikœun et moi avons eu deux adorables filles : Narén et Sokha. Sikœun, très désireux d'aller dans les maquis, suivit les formations idéologiques assurées par Ieng Sary.

1. L'intitulé « Kampuchéa » était choisi pour sa consonance patriotique pour le FUNK; le mot « Cambodge » était utilisé pour le GRUNC, pour faire plaisir à Sihanouk. Déjà le pouvoir était clivé entre l'intérieur et l'extérieur.

2. Khieu Samphân, Hu Yuon, Hu Nim.

En février et en mars 1973, Sihanouk et sa femme se rendirent dans les zones libérées du Cambodge, sous les bombardements américains¹. Ce voyage eut un fort retentissement : les dirigeants de l'intérieur prirent l'avantage sur Sihanouk, et leur ligne de lutte « sans recul ni compromis » prévalut sur celle des Vietnamiens qui négociaient.

1974 : le rapport des forces s'affirma nettement en faveur du FUNK et des FAPLNK. Angkar – « Organisation » – devint l'instance dirigeante. La victoire n'était plus qu'une question de temps. Cette même année, Sikœun fut autorisé à rejoindre les forces de l'intérieur et je restai à Pékin avec les filles, dans l'attente de la victoire.

Les zones libérées furent, après Paris, le lieu où se développa l'idéologie des Khmers rouges, qui était constituée d'un mélange de nationalisme, de communisme et d'hindobouddhisme.

Avançant l'argument que le Cambodge, bien qu'indépendant, n'était pas encore libre, les Khmers rouges voulaient lui redonner l'éclat de la période angkoriennne. Les concepts d'identité et de fierté nationale ont été déterminants dans la création du FUNK et du GRUNC en 1970. Le vocable d'« union nationale » mobilisait toutes les forces de tous les milieux et de toutes les origines. Ce nationalisme permettait aux Cambodgiens de redécouvrir leur pays et leur culture au lieu de copier sur les modes de vie étrangers, et de s'engager dans le renouveau de leur pays. C'est ce sentiment qui a été avancé en 1973 pour se démarquer des voisins vietnamiens. Le 17 avril 1975 en fut l'aboutissement.

Il était juste de se relier à l'esprit des bâtisseurs d'Angkor et de redorer le blason du Cambodge. Il était juste de mettre

1. Deux cent cinquante mille tonnes de bombes furent larguées durant les six premiers mois de 1973.

en place un modèle spécifique pour le développement du pays. Malheureusement, les Khmers rouges tombèrent dans le chauvinisme et la xénophobie qui ont fait d'autant plus recette que les populations étaient illettrées et empreintes d'une forte religiosité.

Aux idées nationalistes et au désir de développement économique et social, s'ajoutait le communisme. Marx, Lénine et Staline ont été des référents pour l'idéologie khmère rouge au moins jusqu'en 1971, date à laquelle les posters de ces têtes de proue furent accrochés pour un congrès. Cependant, ils n'avaient guère de poids, car leurs textes fondamentaux n'étaient pas traduits en khmer et ceux qui pouvaient les lire en français ne le faisaient pas pour mettre en exergue une spécificité khmère. Historiquement, le premier régime communiste, celui des années trente sur les terres de Russie, concrétisa cette conception avec une forte collectivisation de l'agriculture. Le second grand régime communiste, celui de la Chine, pour réussir, ajouta la notion de refonte de la culture. Voulant se différencier et réussir là où tous les autres avaient échoué ou étaient en train d'échouer, les Khmers rouges ont gardé les idées de collectivisme, de remodelage des esprits et des consciences en faisant table rase de tout, radicalement, et en allant plus loin que la révolution culturelle. Ils ont émis l'hypothèse que le communisme au Cambodge pouvait se dispenser des étapes intermédiaires annoncées par les fondateurs de la théorie, et aller directement au communisme sans classe, sans argent, sans État. Pour eux, le communautarisme, qui régissait encore le Cambodge, était proche du communisme. De l'un à l'autre, il n'y avait qu'un pas, facile à franchir.

Enfin, pour mener à bien leurs projets, les Khmers rouges comptaient sur la transformation des mentalités. Pour cela,

ils s'inspirèrent de l'hindouisme et du bouddhisme. Ils firent un montage des idées communistes avec nombre de concepts, de principes et de pratiques religieuses, où la transformation de l'être humain occupe une place importante. Ils s'approprièrent la spiritualité populaire tout en accusant ces religions d'être l'opium du peuple. Ils s'approprièrent les concepts de conscience claire et limpide, d'ego, de jardin intérieur et de jardin collectif, d'ennemi intérieur après avoir défroqué ou assassiné les moines, prêtres et bonzes. Ils firent l'éloge de l'ascèse, du sacrifice, de l'abstinence sexuelle et de l'abnégation de soi, tout en se proclamant athées. Ils érigèrent la souffrance en institution purificatrice des êtres humains, et la mort en créatrice de vertus régénératrices. Ils écrivirent douze commandements et exigèrent des comportements vertueux, droits et honnêtes, à travers une discipline dure et exemplaire. Il fallait forger l'homme et le tremper pour qu'il devienne bon.

Nationalisme, communisme, hindo-bouddhisme : ces trois fers de lance faisaient recette, mobilisaient les masses et avançaient vers la conquête du pouvoir.

Janvier 1975 : première grande offensive contre Phnom Penh. Le prestige du FUNK, du GRUNC et des FAPLNK sur l'arène internationale était au zénith. Au fil des semaines, de plus en plus nombreux étaient les pays qui voulaient reconnaître le GRUNC. Parmi eux, la France.

Mars 1975, deuxième grande offensive. 17 avril 1975, à neuf heures trente, prise de Phnom Penh. Quelques jours avant, l'ambassadeur américain à Phnom Penh prit la fuite, portant sous le bras le drapeau américain qu'il n'avait pas eu le temps de plier : ainsi, les plus renseignés, les plus puissants du monde avaient sous-estimé la situation.

À Phnom Penh, la population accueillit les vainqueurs

dans une liesse légitime et d'autant plus grande que le Nouvel An venait tout juste de se terminer. Le monde entier acclama la nouvelle. « Phnom Penh libérée », titra le journal *Le Monde* qu'on ne pouvait soupçonner de sympathie pour la révolution. Surprise aussi, car le Cambodge finit la guerre avant le Viêt Nam, qui se battait pourtant depuis beaucoup plus longtemps et avait beaucoup plus de moyens.

La prise de Phnom Penh ce 17 avril 1975 était la victoire de toutes les forces d'union nationale : les forces armées, le Front et la population de toutes les classes. C'était autant la victoire des ruraux que des citadins, celle des paysans, des intellectuels et des bourgeois capitalistes, la victoire du clergé, celle de Sihanouk, de ses fidèles et de l'aristocratie. C'était la victoire des rouges, des bleus, des safrans et des blancs. Compte tenu du nombre, elle était davantage la victoire des non-communistes que celle des communistes. Mais dans les minutes qui suivirent la chute de Phnom Penh, les Khmers rouges entrèrent en scène et usurpèrent la victoire. Ils perpétrèrent ni plus ni moins un coup d'État qui n'a jamais dit son nom. Ils fermèrent les aéroports, les ports, les voies fluviales et ferroviaires ainsi que les frontières. Ils coupèrent tous les moyens de communication : téléphone, poste, télévision, radio, presse. Ils mirent en place un état d'urgence. Immédiatement, ils donnèrent l'ordre d'évacuer Phnom Penh et les autres villes. L'opération ne devait durer que quelques jours, disaient-ils. Ils voulaient, disaient-ils encore, protéger la population des bombardements américains : cela était plausible. Mais ce qui était présenté comme une évacuation était, en réalité, une déportation massive. Les citadins n'ont jamais eu le droit ni la possibilité de revenir à Phnom Penh.

Table

Préface d'Arnaud Vaulerin	11
Avant-propos	17

1975

L'arrivée à Phnom Penh : le piège se referme.....	35
La langue khmère rouge	69
<i>Nouvelle langue khmère rouge : pour une nouvelle société et une nouvelle vie</i>	71
<i>Termes militaires et religieux</i>	76
<i>Redondances, répétitions et superlatifs</i>	78
<i>Les slogans</i>	80
<i>La langue de bois</i>	81
<i>La mort</i>	83
<i>Charades</i>	83
<i>Raisonnement</i>	84
<i>Absence d'écrits</i>	84
<i>Secret</i>	86
<i>Non-dit et double langage</i>	86
<i>Ignorance</i>	88
<i>Effets sur la pensée</i>	89

LE PIÈGE KHMER ROUGE

<i>Effets sur l'intelligence</i>	90
<i>Effets sur la personnalité</i>	90

1976

L'impossible sortie	97
<i>La démocratie véritable</i>	98
Le gouvernement et la politique du Kampuchéa démocratique	125
La société sous les Khmers rouges.....	125
<i>Hierarchie dans la société khmère rouge</i>	131
<i>Collectivisme</i>	133
<i>L'armature de la société khmère rouge : les cadres</i>	134
<i>Les intellectuels et l'aristocratie</i>	135
<i>Le travail</i>	137
<i>L'argent</i>	138
<i>La sexualité</i>	139
<i>Impossible opposition</i>	140
La vie sous les Khmers rouges : stress et adaptation ..	140
<i>Après le choc, le stress de l'enfermement</i>	173
<i>Modifications et adaptations psychiques</i>	174
<i>Les relations interindividuelles et les échanges</i>	176
<i>Les rêves, les espoirs, les fantasmes</i>	177
<i>Adaptations intellectuelles</i>	178
<i>Stress extrême prolongé : l'impossible adaptation</i>	179

1977

Des épurations en déferlantes	195
Primauté de l'idéologie : la terreur	243
<i>Évolution de la politique idéologique</i>	244
<i>Conception khmère rouge de la conscience</i>	245
<i>Les moyens mis en œuvre</i>	248

TABLE

<i>Séances de critiques, d'autocritiques, confessions publiques et autobiographie</i>	250
<i>Séminaires</i>	253
<i>L'arme de la faim</i>	253
<i>Le sacrifice et autres violences</i>	256
<i>La manipulation de l'information</i>	256
<i>La langue</i>	257
<i>L'idolâtrie</i>	257
<i>Les effets de la politique idéologique : désidentification, dépersonnalisation, déshumanisation</i>	258
<i>Terreur</i>	262

1978

Le plan final	269
Les causes de la tragédie khmère rouge	301
<i>Histoire et retard</i>	301
<i>Géopolitique et soutien international</i>	302
<i>Inconscience et ignorance</i>	303
<i>La soumission à l'autorité</i>	303
<i>Karma, tradition religieuse et soumission</i>	304
<i>La mort</i>	305
<i>La personnalité des Khmers rouges</i>	305
<i>Les autres... Nous</i>	308

1979

Funeste fin	329
Partir et en finir.....	401
Le génocide impuni	411
<i>L'absence de procès international</i>	413
<i>Pour un homme conscient</i>	415